N° 27. PARIS, 31 OCTOBRE 1914. CENA : 20 CENT.

PRENUMERATA
w Paryżu i na prowincji :
ROCZNIE..... 10 fr.
PÓŁROCZNIE.... 6 fr.
KWARTALNIE... 4 fr.
Zagranicą :
ROCZNIE..... 15 fr.
PÓŁROCZNIE... 8 fr.
W Królestwie i Cesarstwie Rosyjskiem:
ROCZNIE.... 10 Rubli

POLONIA

REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

ABONNEMENTS
Paris et Départements :
TROIS MOIS.... 4 fr.
SIX MOIS..... 6 fr.
UN AN..... 10 fr.
Etranger :
SIX MOIS..... 8 fr.
UN AN..... 15 fr.
Royaume de Pologne et Empire Russe:
UN AN... 10 Roubles

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — **10, rue Notre-Dame-de-Lorette, 10. PARIS** — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

SES MÉRITES GUERRIERS

A quoi bon la résurrection de la Pologne, disent certains esprits chagrins? C'est de la sentimentalité et jamais le sentiment n'orienta la politique. Du reste, on promet déjà aux Polonais l'autonomie. Ce que sera celle-ci, on ne le sait au juste encore, mais ils ne pourront qu'en profiter et en tirer des améliorations certaines.

Ressusciter un Etat, depuis si longtemps réduit à néant, c'est entreprendre une œuvre bien lourde pour le futur congrès, qui devra conclure la paix, et aura assez de difficultés à vaincre sans y ajouter la question de la Pologne.

Il y a beaucoup d'esprits chagrins et il y a beaucoup de gens qui, malgré leur bonne volonté, ne se sont jamais donné la peine de feuilleter le moindre manuel d'histoire pour se convaincre du rôle prédominant, joué par la Pologne libre dans le développement de notre civilisation.

Qu'il nous soit donc permis ici de donner brièvement quelques aperçus de ce rôle :

L'ancienne Pologne, qui s'étendait de la frontière de la mer Baltique à la mer Noire, était condamnée, de par sa situation au milieu de l'Europe, à assumer la pénible tâche d'État tampon. Il lui fallait, d'une part, et cela dès son origine, combattre avec acharnement le germanisme qui, depuis le xe siècle, cherchait par tous les moyens possibles à se frayer un chemin vers l'Orient. D'autre part, elle devait opposer une digue aux flots envahissants des peuples asiatiques qui continuaient à inonder l'Europe, derrière les traces sanglantes d'Attila.

Aussi le nom donné à la première période tout entière de l'histoire de la Pologne rappelle-t-il ce gigantesque effort. C'est vers la fin du xe siècle que Boleslas le Grand engage, avec la race germanique, une lutte qui deviendra séculaire. Malgré ses qualités de chef victorieux, Boleslas le Grand ne réussit pas à libérer la Pologne de l'influence funeste de la dynastie des Ottons, empereurs d'Allemagne. A la période, pendant laquelle la Pologne demeure sous la dépendance de l'Allemagne (1194), s'ajoute une autre période, appelée celle de la première colonisation germanique, et qui s'étend jusqu'en 1295.

Les habitants des terres de l'ancienne Sarmatie subissent le sort le plus cruel. L'ordre teutonique, fondé pour prendre part aux Croisades, au lieu d'aller à Jérusalem, à la tête des brigands allemands ravagea et pilla les paisibles villages des Slaves.

Les Polonais furent obligés de défendre, à chaque instant, leur sol et d'opposer la barrière de leur poitrine à la ruée des envahisseurs vers d'autres États slaves, trop faibles pour résister aux Germains. Presque en même temps, tout en combattant les Huns européens, ils devaient arrêter l'avalanche des Mongols qui, en 1237, s'installaient déjà à Moscou et que repoussèrent les Polonais en 1241.

Ce n'est qu'en 1331 que le roi Ladislas le Manchot réussit, à la bataille de Plovce, à porter aux Teutons le premier coup décisif. L'honneur devait revenir à Ladislas Jagellon de les frapper mortellement, à Grunwald, en 1410.

Les Prussiens domptés, les Mongols refoulés, ce fut ensuite le tour de la horde des Tartares qui, des steppes lointaines, s'approchaient, menaçant l'occident tout entier. Pendant près de quatre siècles, les Tartares, ainsi que toute la puissance de l'Empire d'Osman, se heurtèrent aux frontières de l'ancienne république polonaise. Deux rois de Pologne firent aux Mahométans un rempart de leur propre corps. Henri le Pieux périt à la bataille de Lignica et Ladislas III tomba au champ d'honneur à Warna (Bulgarie), en combattant pour la liberté slave dans les Balkans.

Jusqu'en 1684, la Pologne livra des guerres terribles aux Turcs et aux Tartares et cela contre ses intérêts politiques mêmes, puisque ceux-ci dictaient plutôt à la Pologne l'alliance avec les Mahométans pour la poursuite de la conquête du monde. C'est ainsi que le roi Jean III, ayant conclu une paix très avantageuse avec la Turquie, se laissa entraîner par ses sentiments chrétiens à marcher contre elle, pour libérer Vienne, l'Autriche et l'Europe Occidentale du joug mahométan.

Jusqu'à la fin du XVIIe siècle, la Pologne est donc le rocher de l'Europe sur lequel viennent successivement se briser les vagues des Germains, des Mongols, des Tartares et des Turcs. De plus, la Pologne garde jalousement les traditions de sa civilisation romaine. Elle les défend contre toutes les influences de la pernicieuse rêverie des barbares teutons et de l'anarchie autocratique de Byzance.

Une fois tombée en décadence, au XVIIIe siècle, du fait de l'avidité de ses voisins et du règne corrupteur de deux Saxons, deux dégénérés allemands, condamnée à mort et réduite en lambeaux, la Pologne fut de nouveau appelée à remplir sa noble tâche civilisatrice.

La grande révolution éclate en France. De toutes parts les ennemis l'envahissent, déguisés en défenseurs de la dynastie légitime, ils cherchent à étouffer la voix puissante de la déclaration des droits de l'homme, ses adversaires les plus redoutables alors du despotisme couronné. Au moment le plus critique pour les défenseurs de la Convention, la Pologne se lève tout entière. La révolution éclate à Varsovie. De tous côtés, jaillissent des flammes d'insurrection allumées au foyer ardent des idées françaises et de l'indépendance de la Pologne.

La Constitution polonaise du 3 mai faisait pendant à la Constitution française. Les trois monarchies, qui se ruaient à la curée, tressaillirent. La Prusse, l'Autriche et la Russie arrêtèrent leurs troupes, marchant vers la France.

Il fallait vaincre la Pologne.

Encore une fois, l'Etat tampon remplissait son noble rôle.

C'est assez pour qu'on puisse parler des mérites guerriers de la Pologne.

VENCESLAS GASIOROWSKI.

LE TRISTE SORT DES SOLDATS DANOIS

On ne se rend pas bien compte que, en dehors des Polonais enrôlés par les Prussiens pour conquérir la France, il y a de nombreux Danois.

Nous recevons du Danemark les tristes doléances d'une famille Schleswigoise, nous narrant le sort lamentable des Danois incorporés dans les rangs allemands.

Le Danemark est neutre. Il a mobilisé sa petite armée de cent mille hommes, et il attend fasciné par la flotte prussienne qui se tient à portée de ses canons.

Tout en haïssant son ennemi redoutable, qui a annexé une de ses plus riches provinces, il n'ose solliciter pour ses fils, revêtus de la livrée prussienne, prisonniers en France, un traitement de faveur. Il redoute, qu'à la moindre démarche de sa part, la brute germanique, toujours à l'affût d'un prétexte pour écraser le plus faible, bondisse sur lui. Le Danemark est donc condamné à l'attente. Il faut espérer qu'elle ne sera pas longue. Malgré cela, qu'il nous soit permis de recommander les Danois prisonniers, ces pauvres victimes du joug prussien, au bon cœur de la France.

REMERCIEMENTS

Le Comité des Volontaires Polonais tient à exprimer sa reconnaissance au gouvernement français et aux autorités françaises, qui ont accueilli ses demandes avec la plus grande bienveillance.

Ce Comité a obtenu que, sur le vu des certificats délivrés par lui, les Polonais sujets de l'Allemagne ou de l'Autriche ont tous obtenu des permis de séjour.

En outre, les Commandants des places où se trouvaient des prisonniers allemands ont donné des instructions pour séparer des autres prisonniers les malheureux Polonais forcés de servir dans l'armée allemande.

En outre, les autorités militaires ont facilité à notre Comité le travail des enrôlements des Volontaires.

Enfin, à la suite d'une lettre adressée par le Comité à M. le Président du Conseil, le gouvernement a bien voulu faire profiter les Polonais, au même titre que les Alsaciens-Lorrains, des allègements accordés par la loi pour le paiement des loyers.

Le Comité est ici l'interprète, dans ses remerciements, non seulement des Polonais habitant Paris, mais des Polonais habitant la Pologne entière.

BULLETIN

— Varsovie en feu.

Il y a une semaine à peine, les masses prussiennes se trouvèrent à la porte de la capitale de la Pologne. Le son lugubre du canon retentissait à chaque instant. A l'horizon le sombre panache d'une fumée signalait l'œuvre dévastatrice des esclaves du Kaiser. Varsovie semblait devoir être le dernier rempart sur la rive gauche de la Vistule.

Or, comment imaginez-vous qu'était son aspect?

Au moment le plus critique, la municipalité décida d'éteindre certaines de ses lampes électriques à une heure du matin. La ville regorgeait de troupes. Les officiers russes eurent donc l'occasion d'assister aux belles représentations des théâtres polonais. Car les théâtres sont ouverts et leur répertoire est à la hauteur des événements. On joue ; « La défense de Czenstochowa » ou « Les Prussiens », pièce tragique; l'opérette déploie sa gaieté dans « Les uhlans du prince Poniatowski » ; l'opéra puise largement dans la musique patriotique pleine de polonaises, de mazurkas, d'obereks et autres danses qui fourmillent en Pologne. Au surplus, pas de moratorium pour les loyers. Certains produits de grande nécessité sont taxés, mais, d'une manière générale, tous les magasins sont ouverts, la plupart des ateliers travaillent. Les rues, malgré les visites continuelles des Tauben et des Zeppelins, sont aussi fréquentées que d'habitude. N'étaient les troupes, les trains de blessés et les milliers de réfugiés, qui de toutes parts affluent dans ses bras ouverts, Varsovie semblerait être étrangère à toutes les calamités de la guerre.

La capitale de la Pologne, il est vrai, a déjà éprouvé tant de malheurs, tant de dévastations, qu'elle trouve non seulement, assez de courage pour subir la destinée la plus tragique, mais pour sourire même quand « l'ordre règne à Varsovie ».

— Les soldats polonais.

Dans le *Temps* du 24 courant, nous trouvons l'information suivante :

« Les Allemands, dit le *Morning Post*, ont amené pour la première fois contre les alliés, des régiments composés exclusivement de Polonais, ce que l'on considère comme un symptôme favorable, car, étant donné leur origine, on n'a qu'une piètre idée de ces soldats en Allemagne, et leur présence à un point du combat aussi important que le nord de la France est un signe de la diminution de leur forces.

Toujours est-il que les troupes polonaises ont été reçues d'une façon plutôt chaude. Jetées dans la mêlée dès leur arrivée, elles furent fauchées par l'artillerie française. Quinze cents Polonais se rendirent le même jour et déclarèdent franchement qu'ils ne tenaient pas à se battre. »

Puisse cette information mettre en évidence les véritables sentiments des Polonais de Posnanie, embrigadés de force dans les rangs prussiens.

Pour compléter les renseignements du *Temps*, voici quelques lignes d'une lettre que nous a écrite un Polonais blessé, prisonnier de guerre :

« MONSIEUR,

Je jure par Dieu que dans ma compagnie, où nous étions vingt-quatre Polonais, nous avons fait le serment de ne tuer aucun Français. Vous ne pouvez vous imaginer l'horreur des heures interminables, que nous avons passées sous l'œil méfiant des Prussiens, guettant l'occasion de pouvoir nous rendre. Cinq de mes camarades, qui tiraient à terre pour ne pas atteindre un pantalon rouge, ont été tués. Pour moi, ma délivrance m'a coûté une balle dans la cuisse. Mais, enfin, je suis en France et j'en bénis Dieu. »

Voilà les vrais sentiments des pauvres Posnaniens affublés de casques à pointe.

— Il faut tirer des bons sur Berlin.

De nombreux lecteurs, vivement intéressés par notre projet de confisquer le mobilier des allemands et autrichiens, habitant la France, et d'en faire bénéficier les habitants des départements les plus éprouvés, nous demandent de préciser notre projet, et plusieurs d'entre eux posent, à ce propos, toutes sortes de problèmes juridiques.

Point n'est besoin de se préoccuper ici de question de droit, puisqu'il s'agit de droit tout court. Les pendules, les bahuts, les buffets, les lustres, etc., tout ce que les Prussiens, sous prétexte de prises de guerre, volent et pillent en France, ne servira pas précisément à enrichir les collections des trophées, mais à garnir les intérieurs allemands. Ce seront donc les « paisibles » bourgeois de l'empire qui en profiteront. Il est juste que les non moins « paisibles » membres de la colonie austro-allemande en France payent pour leurs compatriotes. Enfin, pour rester équitables jusqu'au bout, nous prendrons soin, en confisquant le mobilier allemand, de donner à ses anciens propriétaires des bons payables à Berlin. C'est Berlin qui remboursera.

ÉPISODES DE L'INVASION EN POLOGNE

A Lodz.

Les Allemands sont arrivés pour la seconde fois à Lodz le 8 octobre (Ils y étaient déjà venus une fois, au commencement de la guerre ; mais n'y étaient restés que quelques jours). Les fonctionnaires russes avaient quitté la ville le 5. Le maire et tous les employés municipaux s'étaient prudemment retirés. Alors les habitants, restés à Lodz, se trouvant sans autorités, sans administration, nommèrent un Comité Central de la garde civique de Lodz. Le 8, quand les Allemands entrèrent dans la ville, le major von Paschke fit publier, par l'organe du Comité Central, une proclamation. En voici quelques extraits :

« Le commandant intérimaire de la ville, major von Paschke, a requis, par sa lettre du 8 octobre, les autorités de la ville de Lodz de faire amener le 9 courant sur la Place du Marché tous les chevaux de selle; ils seront achetés pour un prix débattu. » Cette proclamation confirme les bruits qui couraient, à savoir que la cavalerie allemande, après trois mois de campagne, se trouvait réduite à réquisitionner toutes sortes de quadrupèdes pour se maintenir à un certain degré d'efficacité. — Voici les autres injonctions et défenses de la proclamation : « Il est très rigoureusement défendu de sortir après 9 heures du soir. Chaque maison devra avoir une fenêtre éclairée après le coucher du soleil. Il est défendu (verboten) de s'arrêter sur les places ou dans la rue. Après 9 heures du soir ne pourront sortir de chez eux que les gardes civiques. Tous ceux qui possèdent des armes devront les déposer au Comité Central. Toutes les automobiles, toutes les provisions de benzine devront être amenées dans les magasins militaires. Le cours du rouble est fixé à 1 marc, 40 pfenigs (il vaut deux marcs). Les soldats allemands paieront tout. Il est également défendu, sous les peines les plus sévères, de demander aux soldats allemands d'où ils viennent et où ils vont. » Cette promesse de payer tout ce que prendraient les soldats, fut vaine ; du moins lors de leur premier séjour.

Les Allemands étaient donc entrés une première fois à Lodz, au commencement de la guerre ; ils avaient provoqué un premier exode des autorités russes, exode qui ne dura que quatre heures. Les troupes allemandes qui entraient alors dans la ville, sous les ordres du major Braun, formaient un amalgame dans lequel les Polonais étaient dans la proportion de 85 0/0; si bien que Lodz donnait l'impression d'être occupée par une armée polonaise que commandaient des officiers allemands.

Après l'entrée des conquérants, leur chef Braun s'installa solennellement dans je ne sais quel édifice public, et ordonna aux citoyens de la ville de préparer un repas pour ses 8.000 soldats. On lui répondit qu'il n'y avait plus rien dans la ville, vu que la plus grande partie de la population était partie et que les magasins étaient fermés. Alors le major Braun, qui devait avoir un appétit formidable, dit qu'il n'avait pas le temps de discuter; il plaça une pendule sur la table, et donna aux habitants une demi-heure pour exécuter ses ordres. Faute de quoi, les soldats seraient autorisés à rechercher eux-mêmes les victuailles. Alors les citoyens, pour éviter de plus grands maux, se répandirent dans la ville, réquisitionnèrent du pain, du jambon, de la bière et s'empressèrent de l'apporter aux faméliques conquérants. Mais pendant que ceux-ci man-

geaient et buvaient, arriva la nouvelle d'une victoire russe sur les Autrichiens. Alors Braun et son armée se hâtèrent de quitter la ville, sans rien payer; réquisitionnèrent toutes les voitures, qu'ils rencontrèrent, et s'enfuirent dans toutes les directions.

Varsovie pendant les dernières batailles.

A Varsovie, même dans les moments où la menace allemande était le plus imminente, tous les théâtres et cinématographes de la ville restèrent ouverts et le public continua à y affluer quoique l'on entendît très bien la canonnade, qui tonnait à environ 6 kilomètres de la ville, distance à laquelle se trouvaient les premières lignes russes.

Les Allemands arrivèrent à près de 12 kilomètres de la ville et se maintinrent à cette distance pendant près de trois jours. De la ville on voyait très distinctement de nombreux aéroplanes et quelques Zeppelins, qui cherchaient à repérer les lignes russes. Les autorités militaires firent aussitôt placer sur les maisons les plus élevées des canons pour abattre les *Taubes* et *Zeppelins* qui s'approcheraient de la ville, tandis que la population continuait à circuler dans les rues, observant ce nouveau spectacle. Un matin, vers les 6 heures, un Zeppelin survola les docks de Varsovie et lança des bombes, qui ne causèrent aucun dommage.

Tout Varsovie et toute la Pologne croient à la victoire des Russes. Les Polonais n'ignorent pas qu'à la fin de cette terrible guerre, leur pays, qui en aura été le principal théâtre, sera complètement dévasté, mais ils se résignent, confiants dans l'avenir et supportent courageusement les épreuves actuelles, sachant que la fin de cette guerre sera le commencement de leur résurrection.

La terreur du Cosaque.

Un jour, dans une petite ville de Pologne, occupée par des Allemands, se déclara un incendie et les pompiers accoururent. Les Allemands entendant de loin le piétinement des chevaux qui amenaient les pompes, les coups de cornet des pompiers, se figurèrent, on ne sait comment ni pourquoi, que c'était les Cosaques qui arrivaient. Ils furent pris d'une de ces paniques qui, dans les guerres, bouleversent si souvent les facultés mentales des foules armées, et se mirent à crier : « Les Cosaques ! » Et, pendant que les uns s'enfuyaient, d'autres tiraient des coups de fusil contre les habitants inoffensifs et faisaient des victimes. Ce fut à grand'peine qu'on les tira d'erreur et qu'ils se calmèrent.

Un autre exemple de la panique à laquelle sont sujettes les armées allemandes dans la guerre orientale, m'a été conté par un officier belge, qui avait assisté à la bataille d'Augustow. Le général russe, Flugg, s'avisa du stratagème suivant : pour en finir avec l'ennemi, il envoya plusieurs divisions dans la forêt d'Augustowo, se résignant à les sacrifier. Les Allemands se leurrant d'une victoire facile et espérant un fort butin, voulurent leur donner la chasse. Alors Flugg, placé dans une excellente position avec les deux tiers de son armée, réussit, par un mouvement rapide, à envelopper les Allemands qui se dirigeaient vers la forêt et y avaient déjà pénétré sur plusieurs points. Les Allemands, attaqués de divers côtés, furent saisis de panique et s'enfuirent. Pour moi, ajoutait l'officier belge, c'était une véritable joie de voir fuir en désordre ces fameux Allemands, ces grands diables de soldats, qui jetaient leurs armes et se débandaient comme un troupeau de moutons.

Al. S.

ODEZWA

Przewodnictwo partji politycznych w Warszawie wydało następującą odezwę do Naczelnego Komitetu Narodowego w Galicji :

« Zważywszy, że, po pierwsze, zwycięstwo koalicji rosyjsko-francusko-angielskiej da narodowi polskiemu pewne widoki na zjednoczenie wszystkich ziem polskich z dostępem do morza Bałtyckiego, zwycięstwo zaś niemiecko-austrjackie doprowadzi nieuniknienie do nowego podziału Polski, podyktowanemu głównie przez Prusy.

« Że, po drugie, nawet w obecnej chwili Rosja wystawiła program w kwestji polskiej, w odezwie głównodowodzącego armji rosyjskiej, która została przyjęta z entuzjazmem przez opinję publiczną francuską i angielską, podczas gdy Austrja wcale nawet nie postawiła kwestji polskiej, jak to widać, między innemi, z odezwy galicyjskiego Koła Polskiego.

« Że, po trzecie, obecna wojna nie jest wojną lokalną z Austrją, co gdyby tak było popieranie Austrji przez Polaków galicyjskich, jakkolwiek politycznie nieracjonalne, mogłoby jednak być wytłomaczone politycznie — lecz jest to ogólna wojna narodów przeciw panowaniu germanizmu, mającego Austrję na usługach i, z tego powodu, rola Polaków, jako obrońców największego wroga przyszłości naszego narodu, jest poprostu wstrętna ;

« Że, po czwarte, legjony polskie, utworzone przez Austrję, w żadnym razie, nie mogą mieć samodzielnego znaczenia politycznego i przeznaczone są tylko dla spełnienia roli politycznego narzędzia, mającego przeciągnąć ludność Królestwa Polskiego na stronę Austrji, a zatem i Niemiec;

« Że, po piąte, kraj nasz, z racji swego położenia, odniesie w tej wojnie największe straty, które chciał zmniejszyć naczelny głównodowodzący armji rosyjskiej, przez wydanie odezwy do armji, nakazując ochronę życia i mienia Polaków we wszystkich dzielnicach Polski, a utworzenie w Galicji polskich legjonów prowokuje armję rosyjską do innego postępowania względem ludności tego kraju, —

« zważywszy to wszystko, niżej podpisane partje uznają stanowisko, zajęte w danej kwestji przez odezwę Koła Polskiego i Naczelnego Komitetu Narodowego w Galicji za zgubne dla sprawy polskiej. Partje te nie mogą sobie wytłumaczyć inaczej faktu ukazania się tej odezwy, jak tylko zaciemnieniem opinji galicyjskiej przez fałszywe z gruntu wiadomości o postępie wojny i towarzyszących jej wypadkach, a przedewszystkiem, o usposobieniu społeczeństwa polskiego w Królestwie i w Rosji.

« Stwierdzając wreszcie tę okoliczność, że polska ludność Galicji stanowi zaledwie piątą część narodu polskiego i dlatego wystąpienie jej przedstawicielki, w tak ważnym momencie historycznym, w imieniu całego narodu, przedstawia się, jako narzucanie innym częściom Polski z góry określonego stosunku do wypadków, bez uprzedniego porozumienia się, i jako takie, jest uzurpacją, niżej podpisane partje, zajmując swe stanowisko zgodnie z wolą znacznej większości narodu polskiego, wzywają naczelny komitet narodowy w Galicji, aby natychmiast zaprzestał wszelkich czynności, wynikających z nakreślonego przez jego odezwę programu. »

Prenumeratorów półrocznych, chcących uniknąć przerwy w odbieraniu « Polonji », prosimy o uiszczenie należności za drugie półrocze.

ZIEMIE POLSKIE

Królestwo Polskie stoi w ogniu. Po krwawej bitwie, stoczonej pod Warszawą, cofające się wojska pruskie dokonywują ostatecznego zniszczenia i rabunku. Wsie i dwory spalone, miasta zrabowane i zrujnowane bombardowaniem, dobytek wywieziony do Prus i Galicji. W pogranicznych powiatach nie masz ani dźbła słomy, ani jednego kartofla w ziemi. Chciwość pruska nie darowała ani kęsowi chleba. Z Suwałk, Kalisza, zabrano mieszkańcom nawet meble, nawet pościel. Kmiotkom żołdak niemiecki zdziera kożuchy, ściąga buty, w chudobie ludu polskiego szuka zabezpieczenia od zimna.

Łowicz, Skierniewice, Piaseczno, Grójec były terenem walki na bagnety. Łuny pożarów zrównały z ziemią całe dzielnice, pogrzebały, słynące rozkwitem przemysłu polskiego, okręgi Będzina, Noworadomska, Zawiercia. Zniszczono kopalnie, zburzono fabryki, nie przebaczono nawet placówkom cichej pracy.

Zajadłość pruska uwięziła cały szereg obywateli, rozstrzelała dziesiątki ludzi, tysiące powlokła przemocą do swoich szeregów.

Cofające się przed naporem rosjan, łajdactwo niemieckie ma przecież dzielnych obrońców. Wierny do ostatecznego szaleństwa pierwszy korpus austrjacki, korpus krakowski, korpus, złożony z samych polaków, z samych galicjan, osłania odwrót pruski, służy bezmyślnie za arjergardę teutońskim hordom.

Wojsko austrjackie zamieniło się już zresztą w pokorne pułki pruskie. Prusacy rządzą ; oni dziś się panoszą pod Wawelem, urągają prochom Jagiełły.

Lecz dopełniła się miara przekleństwa. Nadchodzą już wieści, że polacy, zakuci w austrjackie mundury, zaczynają rzucać broń, zaczynają budzić się do idei polskiej, wyrzekać patrjotyzmu galicyjskiego.

Zresztą ta niemoc ducha, to obłąkanie nie jest nowem. Już temu sto lat galicyjskie pułki ułanów szarżowały na pułki polskie w roku 1809; już w tym roku pamiętnym, gdy Książę Józef na czele wojsk polskich stał, polityka samobójcza wiodła nieszczęsnych rodaków naszych na bratobójstwo.

Tak, całą w tej chwili radością nadzieją i wiarą, że zdrowa miazga ludu galicyjskiego ocknie się całkowicie, że nareszcie pojmie, iż jest tylko marnem narzędziem w ręku gnębicieli polskości.

— Stolica Galicji, Lwów, podczas przeżywa pierwsze dni rosyjskie. Rządy sprawuje tam hr. Bobryńskij w roli generał-gubernatora. Lwów został ogłoszony za « iskoni » rosyjską ziemię. Rusini i polacy zaznali już pierwszych zarządzeń nieubłaganego zwolennika obrusienja. Wojna prze-

cież nie pozwala traktować bezwzględnie zakusów Hr. B. O losie Galicji zdecydują dopiero mocarstwa. Natomiast godniejszą uwagi jest, w tej chwili, nędza, panująca we wschodniej Galicji a w szczególności we Lwowie. 12.500 urzędników austrjackich jest dziś na łasce losu. Opiekuńczy Wiedeń zagarnął wszystkie pieniądze i nie zostawił ani hallerza. Wydział Krajowy znów z całym swoim sztabem, w myśl rozkazu gubernatora rosyjskiego, został rozwiązany. Bieda więc okrutna panuje we Lwowie. Nie przebacza nawet rusinom, skrada się i do nich w postaci popów prawosławnych, którzy zabierają się do stoczenia walki z duchowieństwem rusińskiem.

— Legjon polski w armji rosyjskiej. « Ruskoje Słowo » donosi, że gubernator piotrkowski rozesłał do podwładnych mu urzędów następujący cyrkularz :

« Obywatel Gurczyński porobił starania o pozwolenie zorganizowania legjonu polskiego do pomocy armji czynnej.

Zwierzchni Głównodowodzący starania te uwzględnił, z warunkiem, aby legjon był dostarczony do rozporządzenia armji czynnej. Działalność jego zwrócona będzie tylko do zniweczenia nieprzyjaciela, nie szkodząc w niczem ludności spokojnej ».

. . . . . .

— Władze pruskie w Księstwie Poznańskiem uwięziły cały zastęp conajprzedniejszych członków Towarzystwa Rolniczego. Uwięzienie, jak dochodzą wieści, nastąpiło wskutek tego, iż przebiegły Wilhelm chciał nadużyć imienia, cieszącej się zaufaniem śród społeczeństwa, instytucji polskiej i zniewolić ją do wydania odezwy do Polaków. Zacni obywatele oparli się, nie poszli za przykładem niedołężnego starca, biskupa Likowskiego, który podpisał na wieczną swą hańbę wręcz nikczemny manifest, podyktowany mu przez prusaków.

Biskup Likowski uląkł się, chyba śmierci tylko. Obywatelstwo poznańskie nie dało się zastraszyć.

DJABEŁ W CZESTOCHOWIE

Tak, cały djabeł ukazał się przed tygodniem w Częstochowie a nawet dwa djabły. Pierwszy w postaci nasrożonego Wilhelma, wtóry w skórze generała (wszyscy teraz są generałami) Studnickiego. Ten ostatni nawet wyprzedził pierwszego i zabrał się, przy pomocy pruskiego (tak) komendanta, do pracy.

Oto dosłowny list pana generała, dający pojęcie o jego działalności :

« Zwróciłem się do komendanta Częstochowy z prośbą o dostarczanie ludzi wagonami w partjach po 25 osób, o pozwolenie zorganizowania biur poboru ochotników, o danie na to gmachu publicznego. Komendant (pruski) pułkownik baron Zeidlitz przyjął moją propozycję życzliwie, ale odesłał mnie do generała w Nowo-Radomsku, swego naczelnika. Tam uznano rzecz za doniosłą. Zapytano, czybym nie chciał zorganizować takichże biur w innych miastach. Zwiększyłem wówczas moje żądanie, domagając się udzielenia strzelcom prawa ćwiczenia się przed wyjazdem, noszenia munduru i t. d. Po naradzie komendanta Nowo-Radomska, pułkownika Kepele, z generałem miejscowym, uznano, iż o danej rzeczy musi zadecydować głównodowodzący armią i posłano do niego telegraficzne zapytanie.

« Oficerowie niemieccy życzliwie odnoszą się do strzelców, przy spotkaniu salutowali oficera strzelców. Gdym rozmawiał z uprzednim komendantem, baronem Zeidlitzem o strzelcach, mówił mi, iż słyszał o nadzwyczajnej ich odwadze i dzielności bojowej. Pułkownik Kepele w Nowo-Radomsku powiedział, iż znaczenie strzelców polskich dla wojny jest bezsporne. »

Mówiąc inaczej, generał Studnicki z całym zapałem dopomógł prusakom do wybierania rekruta. W Kaliszu prusacy nie mieli pod ręką generała Studnickiego, co za szkoda, i stąd musieli aż bagnetami zapędzać młodzież do swoich szeregów.

Z tego pomnikowego pisma nieszczęsnego mąciwody i szaleńca dowiadujemy się wzruszającego szczegółu. Oto wczorajszy dyrektor Polskiego Towarzystwa Emigracyjnego w Krakowie, zasłużony głęboko krajowi na polu sprzedawania « szyfkart » i pędzenia nędzy ludu polskiego na cztery strony świata, również zawrzał strzeleckim animuszem i został intendentem..... szukał nawet już sukna dla strzelców w Częstochowie..... Dzielny p. Okołowicz !

Tak, wszyscy djabli rozpanoszyli się w Częstochowie. Wierzmy, iż nie na długo.

KRONIKA PARYSKA

◇ Rocznica Zgonu Chopina.

Przypadająca w roku bieżącym sześćdziesiąta piąta rocznica zgonu Fryderyka Chopina minęła w zapomnieniu. Na zniszczonym grobowcu genjalnego kompozytora, miast dorocznych wieńców uroczystych, nieznana ręka złożyła niepozorny bukiecik fijołków, może bliższy, serdeczniejszy wielkiemu duchowi niż laurów zwykłych wspaniałość.

◇ O książki i pisma polskie,

O książki i pisma polskie kołaczemy do naszych czytelników dla rannych polaków. Kilku już lekarzy zwróciło się do nas w tej sprawie. Trzeba książek i pism i to głównie popularnych, przystępnych dla ludu. W jednej jedynej tylko miejscowości mamy do obsłużenia szesnastu rannych polaków.

◇ Sztandar polski w Bajonnie.

Oddział pierwszy ochotników polskich, który tam przechodził szkołę żołnierza, zdołał zjednać sobie wielką sympatję i przyjaźń miejscowej ludności. Jak wiadomo, oddział ten wyruszył pod Pireneje ze sztandarem polskim, prowizorycznie sporządzonym; owóż panie miejscowe zamieniły go natychmiast w dzieło hafciarskiej sztuki i już zgoła piękny i trwały sztandar wręczyły naszym legjonistom. Odbyła się nawet rzewna uroczystość poświęcenia solennego sztandaru.

Sztandar ten wyruszył już z naszymi wolontarjuszami i, za zezwoleniem władz wojskowych, powiedzie oddział polski do boju.

Ochotnicy nasi wskrzesili w Bajonnie dawną tradycję polską, której dzieje łączą się nie tylko z « summami bajońskiemi », lecz i z pobytem, w roku 1808, szwoleżerów polskich gwardji, którzy stąd dopiero ruszyli na Somo-Sierra, na pamiętną hiszpańską potrzebę.

Sto szósta rocznica bitwy Somo-Sierrskiej przypada za miesiąc. Oby naszym wolontarjuszom była wróżbą dobrą.

◇ O studentów polaków.

Pisma krajowe zwracają się do nas o informacje, dotyczące losów i miejsca pobytu studentów polaków, których wojna zaskoczyła w Belgji; zwracamy się przeto do tych ostatnich, których słowa te dosięgną, aby nam udzielili swego adresu i wiadomości o kolegach a to celem uspokojenia stroskanych rodzin.

◇ Mapa Polski.

Ukazała się na rynku księgarskim mapa Rosji z oznaczeniem granic Polski przedrozbiorowej z roku 1772; mapa ta wydaną została, dzięki staraniom i współdzianiu p. Władysława Strzembosza.

◇ Nekrologja.

W Warszawie zmarł nagle na udar sercowy Kazimierz Juljan Jasiński, znany i popularny poeta i literat, adwokat przysięgły, człowiek zasłużony na polu pracy społecznej naszej stolicy. S. p. Jasiński był jednym z najwybitniejszych członków Parnasu, gromadzącego się dokoła Deotymy. Poezje jego wyróżniały się świetnym rytmem i zamiłowaniem do żołnierskich tematów. Zmarł na stanowisku, w sądzie, po wniesieniu obrony.

◇ Uwolnienie manifestantów.

Sprawa studentów polaków, którzy w marcu roku bieżącego manifestowali przed konsulatem niemieckim w Warszawie, została... umorzoną. Prokurator oświadczył, że manifestacja nie miała cech przestępstwa i że powołany artykuł prawa o obrażeniu zaprzyjaźnionego mocarstwa zastosowanym być nie może...

Nie mniej, należy stwierdzić, iż studenci odsiedzieli już przed wojną areszt, na który skazano ich administracyjnie.

Dr. Antoni Colonna-Walewski ordynuje w Nicei, 12, rue du Congrès.

Ktoby wiedział o losie **Kazimierza Jurgielewicza**, rodem z Warszawy, studenta w Verviers, w Belgji, proszony jest o powiadomienie Redakcji Polonji.

Jedyny polski zakład kuśnierski w Paryżu

Aloizy MAKOWSKI

10, Rue Jean-de-Beauvais, 10

(w pobliżu Sorbonny)

Wielki wybór futer gotowych

Zamówienia i przeróbki z wielką starannością

Przechowywanie futer. — Ceny umiarkowane

KURJER WARSZAWSKI.

Numery pojedyncze do nabycia w kiosku N. 131, **boulevard des Capucines,** przy **Café de la Paix.** Cena numeru 30 cent.

LE GÉRANT : Br. KOZAKIEWICZ

PARIS.— IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES.